



Yvonne Duckett (1989-1970)

Par Christine Chevalier-Caron

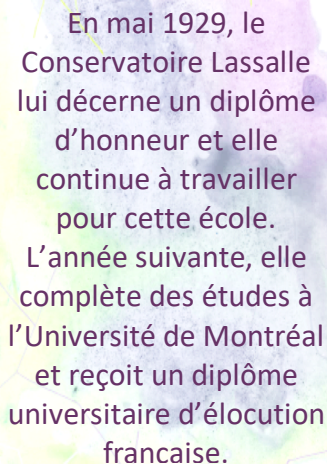
Y

Yvonne Duckett est principalement connue pour son apport aux carrières d'acteurs et d'actrices québécois-e-s. Elle est née à Sorel le 1^{er} septembre 1889. Son père, fils d'un immigrant irlandais, est marchand général à Sorel, Joliette, et Montréal et sa mère canadienne-française, Dalia Tellier, est originaire de Montréal. Ses parents, mariés le 20 février 1884 à la Cathédrale Saint-Jacques de Montréal, auront six enfants : trois garçons, Richard, Charles-Édouard, et Guillaume, ainsi que trois filles, Yvonne, Berthe, et Rita. Yvonne passe son enfance sur le Plateau-Mont-Royal où son père tient un magasin général. Âgée de 8 ans, accompagnée des enfants du voisinage, elle met en scène des spectacles, et découvre un intérêt pour les arts de la scène, aiguillonnée par l'intellectualisme de son père.

Adolescente, elle est scolarisée au couvent de la Congrégation Notre-Dame sur la rue Saint-Denis, où elle monte sur les planches pour jouer des scènes de grands classiques, notamment *Andromaque*ⁱ. À l'âge de 16 ans, elle évoque devant le personnel du couvent son désir de devenir comédienne ou chanteuse d'opéraⁱⁱ. Scandalisées, les Sœurs alertent aussitôt le père d'Yvonne Duckett qui ne réagit pas comme les Sœurs l'anticipaient et retire immédiatement sa fille de l'institutionⁱⁱⁱ. Dès lors, celle-ci débute des cours de chant, avec le ténor Salvator Issaurel, et de diction, avec René du Roure, tout en apprenant par elle-même les rudiments du latin et du grec. Ces cours, joints à un apprentissage autodidacte, lui permettent d'acquérir les connaissances qu'elle aurait développé si elle avait pu, comme les garçons de sa génération, fréquenter un collège classique^{iv}. Bien qu'elle ne fera pas carrière comme chanteuse ou comme actrice, Yvonne Duckett, décroche néanmoins quelques rôles au théâtre^v.



BanQ P48,51,P23001



En mai 1929, le Conservatoire Lassalle lui décerne un diplôme d'honneur et elle continue à travailler pour cette école. L'année suivante, elle complète des études à l'Université de Montréal et reçoit un diplôme universitaire d'élocution française.

En 1912, elle fait la rencontre de Jean-Louis Audet, chirurgien-dentiste rattaché au service d'hygiène publique de la ville de Montréal, avec qui elle se marie le 11 juin de la même année. Elle prend alors le nom de son mari et se fait dorénavant appeler Mme Jean-Louis Audet, Madame Audet pour ses élèves. Le couple a deux fils, André et Jean-Marc qui, très jeunes, suivront des cours de théâtre au Conservatoire Lassalle. La responsable de ce programme, Mme Lassalle, lui propose de superviser les répétitions des spectacles qu'elle organise avec ses élèves. Celle-ci accepte cette proposition et s'inscrit aux cours pour adultes offerts par la même institution. En mai 1929, le Conservatoire Lassalle lui décerne un diplôme d'honneur et elle continue à travailler pour cette école. L'année suivante, elle complète des études à l'Université de Montréal et reçoit un diplôme universitaire

d'élocution française. Des années plus tard, elle se rend dans l'État de New York, à l'Université Columbia, pour étudier la linguistique.

Au début des années 1930, la famille Audet-Duckett subit les contrecoups de la crise économique. Jean-Louis Audet, qui pratique à même l'appartement familial, voit sa clientèle diminuer considérablement. Un soir de 1912, rentrant du restaurant – Mme Audet accorde peu d'importance aux tâches ménagères et la famille prend généralement ses repas à l'extérieur de la maison –, un huissier, muni d'un acte d'expulsion, les attend devant leur demeure. Avec deux enfants à charge, le couple est contraint de trouver rapidement une solution. À cette époque, Yvonne Duckett collabore, à titre de conférencière et aide-directrice^{vi}, à *L'heure provinciale* sur les ondes de CKAC avec l'animateur Édouard Montpetit. À la fin d'une émission diffusée en direct, ce dernier lui suggère de fonder sa propre école.


Bien que Georges Landreau, qui a été son professeur au Conservatoire Lassalle, s'oppose à la réalisation de ce projet, et que le contexte économique lui est peu favorable, Mme Audet se lance à la recherche d'un local qui fera office d'école de diction et de jeu. Elle finit par trouver, au cœur du Plateau-Mont-Royal, un sous-sol situé au 456 rue Cherrier. Son école gagnant rapidement en popularité, « elle déménage son studio au 3959 rue Saint-Hubert qui servira aussi de maison familiale^{vii} ». D'abord communément appelée le « 3959 », l'école deviendra l'École supérieure de phonétique et de diction. Elle enseigne aussi à l'école de musique Vincent d'Indy et donne des cours de diction au Conservatoire de Montréal. Comme de nombreuses artistes, elle doit être polyvalente : « J'accepte tout ce qui vient, je vais au-devant de toutes les demandes possibles et impossibles, je dis toujours oui^{viii} ».

Accueillant principalement des enfants dans ses classes, elle se fait rapidement connaître pour ses méthodes d'enseignement très novatrices, qui incluent de nombreux apprentissages dans le cursus des élèves : aux cours de diction s'ajoutent le piano, le chant, l'escrime, l'expression théâtrale et la phonétique. Elle valorise l'apprentissage par le jeu et le monologue, de même que l'éducation par la « contagion ». Elle souhaite en effet voir les progrès de ses élèves se répercuter sur leurs parents, en particulier sur les mères qui peuvent assister aux cours de leurs enfants. L'apprentissage par le jeu mène rapidement ses élèves sur le devant de la scène et contribue à lancer les carrières de nombre d'entre eux et d'entre elles.

Forte d'une expérience radiophonique, Madame Audet, accompagnée de ses élèves du 3959, reprend l'antenne en 1934 et anime, tous les samedis matin, *Radio petit-monde*, une émission destinée aux enfants et dans laquelle ses élèves interprètent des scènes du répertoire théâtral. L'émission reste en onde jusqu'en 1950 et connaît un important succès, au point qu'en 1944 la station radiophonique CKAC se trouve submergée de demandes d'auditeurs et d'auditrices voulant assister aux répétitions et/ou aux enregistrements^x. Le studio étant trop étroit pour répondre à la demande, Mme Audet et son équipe décident de présenter une répétition en direct.

En 1938, Mme Audet propose, avec son fils André, un nouveau concept à CKAC qui la mène à animer une quotidienne de fin de journée : *Les aventures de Madeleine et Pierre*. Tous les jours, à 17h45, les élèves de Mme Audet interprètent des sketches en direct. Tout comme *Radio petit-monde*, *Les aventures de Madeleine et Pierre* obtient un franc succès, ainsi qu'en témoignent les nombreuses lettres reçues par l'équipe, l'existence du Club des jeunes aventuriers Madeleine et Pierre et la revue annuelle de l'émission qui est présentée au Monument national à partir de 1941. L'émission reste en onde jusqu'en 1949.

Malgré le fait que ces deux émissions à succès prennent fin au tournant des années 1950, la carrière radiophonique de Mme Audet et de ses élèves est loin d'être terminée. À l'automne 1953, Radio-Canada annonce que deux émissions pour enfants sont ajoutées à sa programmation, dont l'une, *Les ondes enfantines*, est animée par Mme Audet qui, fidèle à son habitude, s'entoure de ses élèves, âgés de 3 à 16 ans, pour y présenter des saynètes, des monologues et du chant, le tout accompagné par un petit orchestre. En plus de permettre à ses élèves de participer activement à l'une ou à l'autre de ces émissions, Mme Audet donne l'opportunité à plusieurs d'entre eux et d'entre elles de vivre leurs premières véritables expériences scéniques, que ce soit par leur participation aux spectacles annuels réalisés en marge de ces émissions ou par ses collaborations avec des compagnies théâtrales dont *Les compagnons de Saint-Laurent*, auxquels elle fournit des comédiens et comédiennes.



Forte d'une expérience radiophonique, Madame Audet, accompagnée de ses élèves du 3959, reprend l'antenne en 1934 et anime, tous les samedis matin, *Radio petit-monde*, une émission destinée aux enfants et dans laquelle ses élèves interprètent des scènes du répertoire théâtral.

Beaucoup de ceux et de celles qui ont fréquenté le 3959 venaient de familles n'ayant pas les moyens de payer des cours de diction à leurs enfants. Aussi, malgré l'existence des tarifs fixes pour les cours, la réalité était tout autre. Se percevant comme une missionnaire de la langue française, Madame Audet accueille tous les enfants qui le souhaitent dans ses classes, même lorsqu'ils n'ont pas de quoi payer, convaincue que l'ensemble des Canadiens-français et des Canadiennes-françaises doivent acquérir un français oral plus pur, plus international et avoir la fierté de le parler; il s'agit, pour elle, de la clé de leur affirmation et de leur émancipation. Dans les années 1950, elle se rend hebdomadairement à l'hôpital Sacré-Cœur de Cartierville pour donner des cours de diction à des enfants malades^x.

En 1951, Madame Audet publie son premier ouvrage *Les monologues du petit-monde*, chez Beauchemin éditeur, puis, quelques années plus tard, paraît le *Manuel du français oral : phonétique et diction*. Alors que sa vie professionnelle se déroule très bien, le suicide de son fils André en janvier 1953, avec qui elle collaborait pour différents projets théâtraux et radiophoniques, et la mort de son mari en 1955, l'affectent beaucoup. Pour faire face à ces événements difficiles, elle redouble d'efforts au travail. Elle commence à enseigner au Conservatoire d'art dramatique en 1953^{xi}, s'inscrit à un cours d'été à l'Institut de phonétique de l'Université de Paris en 1955, fait des voyages et collabore avec la *Société du bon parler français* en écrivant dans leur bulletin annuel.

Sa contribution au Bulletin annuel de la *Société du bon parler français* lui donne l'occasion de s'exprimer sur l'importance qu'elle accorde à la langue française, convaincue que le problème des Québécois et des Québécoises ne réside pas dans la maîtrise du français écrit, mais bien dans celle du français oral. À ce sujet, elle écrit en 1958 :

« J'ai toujours cru, et je le crois encore, que si nous parlons mal le français, ce n'est pas la faute des Anglais. Combien d'humiliations et de malentendus auraient pu être évités, si seulement dans nos écoles, nos couvents, collèges, et universités, on avait eu le courage, on avait pris le soin, le temps d'enseigner le français oral moderne, au lieu de nous laisser bafouiller presque un sous-produit de français^{xii}. »


Questionnée sur l'indépendance du Québec, elle répond que celle-ci n'est pas une solution suffisante pour assurer le maintien et l'amélioration de la langue française. Elle soutient que le problème est autre : « la langue française pour, ici, au Québec ? – Pour moi, c'est une grande maladie qui a trouvé des médecins... fort habiles pour faire des diagnostics^{xiii} ». Faisant suite à ces idées dans un article du *Le Devoir*, publié au lendemain de la création du ministère de l'Éducation, cette fervente défenseuse d'un français international et universel formule les recommandations suivantes :

« Il faudrait repenser le programme de langue orale, par des Cours spéciaux, destinés aux futurs professeurs. Les programmes actuels font plus de bruit que de bien. On a décidé, paraît-il de remercier les professeurs de Diction dans certaines écoles, et c'est le professeur de français qui s'occupe désormais du français^{xiv}. »

Elle conclut cet article en affirmant que ce tout nouveau ministère de l'Éducation devrait collaborer étroitement avec l'Office de la langue française. Rejoignant les propos d'un autre grand défenseur de la langue française de cette époque à qui elle a enseigné, le Frère Untel, elle réitère sa conviction à l'effet que l'objectif de pallier l'indigence linguistique passe par l'amélioration de l'enseignement du français oral.

Une soirée organisée pour souligner ses 25 ans au service de la langue française est organisée en 1957 à l'Hôtel Windsor. Lors de cet événement, elle est nommée membre honorifique de l'Union des artistes. Son engagement, sa générosité, la portée de ses méthodes d'enseignement et le

succès de sa carrière radiophonique lui vaudront de nombreux autres honneurs. Après une longue et fructueuse carrière, Yvonne Duckett Audet s'éteint le 28 octobre 1970. Elle est enterrée la semaine suivante au cimetière Côte-des-Neiges.



Au fil du temps, nombre de ses anciens et anciennes élèves soulignent son apport à leur carrière.

Au fil du temps, nombre de ses anciens et anciennes élèves soulignent son apport à leur carrière. Monique Miller, qui a fait ses premiers pas dans le monde du spectacle lorsqu'elle étudiait chez elle, affirme que c'est Madame Audet qui lui a offert ses premières expériences radiophoniques. Gaétan Labrèche et Yvette Brind'amour, pour leur part, parlent d'elle comme ayant été l'inspiratrice de leur carrière, également grâce aux émissions de radio auxquelles elle les faisait

participer. De fait, que ce soit par la formation reçue à l'École supérieure de phonétique et de diction ou l'expérience acquise lors d'émissions radiophoniques ou de représentations théâtrales, nombreux artisans et nombreuses artisanes du théâtre et de la radio québécoise reconnaissent l'influence déterminante de cette pionnière sur leur cheminement de carrière.

En 1990, un avis de recherche est publié dans des journaux pour retrouver d'anciens élèves de Mme Audet qui auraient étudié au 3959 entre 1934 et 1969. L'objectif est de récolter des photographies, des témoignages oraux ou tout autre matériel concernant Madame Audet afin de permettre la réalisation d'une émission spéciale pour rendre « un hommage particulier à cette femme d'exception qui [est] à la fois un phare culturel dans les années de grande noirceur, un maître dans la formation d'acteur^{xv} ». Robert Charlebois lui rend hommage en 1970 alors qu'il y fait référence dans sa célèbre chanson *Miss Pepsi*. Deux villes la commémorent : à Saint-Bruno-de-Montarville, une rue est nommée en son honneur et à Pointe-aux-Tremble un parc porte le nom Duckett-Audet.



BIBLIOGRAPHIE

Audet, J-L. (8 août 1944). Quelques réflexions sur notre français oral en fin d'année scolaire. *Le Devoir*, N/i.

Audet, J-L. (N/i). Texte radiophonique *La bonne humeur et "l'autre"*. Fonds madame Jean-Louis Audet (MSS-289, boîte 289/001/002). Bibliothèque et archives nationales du Québec.

Audet, J-L. (n/i). L'Unilinguisme ou le français prioritaire. *Revue annuelle de la Société du bon parlé français?*, 33 et 156.

Audet, P. (2007). Yvonne Duckett (madame Jean-Louis Audet). *Jeu*, 122, 136-140.

Audet, Mme Jean-Louis. (2008). Dans Michel Vaïs (dir.), *Dictionnaire des artistes du théâtre québécois* (p.29). Singapour : Québec Amérique.

Bourbonnais, Marie. (21 novembre 1957). Une femme qui a fait école dans l'enseignement de la phonétique. *La Presse*, 18.

Lévesque-Lacroix, G. (1990). Correspondances. Fonds Madame Jean-Louis Audet (MSS-289, boîte 289/001-007). Bibliothèque et archives nationales du Québec.

Norveau, R. (16 juin 1990). Pour les anciens élèves de madame Jean-Louis Audet. *Le nouvelliste*, 20A.

Thibeault, M. (14 février 1960). Jean-Louis Audet: Elle a lancé Monique Miller, Marjolaine Hébert, Robert Gadouas, Yvette Brind'Amour, Andrée Champagne, Gisèle Schmidt, Lise Lasalle, Pierre Dagenais, etc., etc.», *Journal des Vedettes*, 19.

N/i. (1958). 25 ans au service de la diction et du BPF. *Société du bon parler français*, N/i.

Fonds

Fonds Madame Jean-Louis Audet. (192?-2003). Bibliothèque et archives nationales du Québec, BANQ Vieux-Montréal.

NOTES

- i Thibeault, M. (14 février 1960). Jean-Louis Audet: Elle a lancé Monique Miller, Marjolaine Hébert, Robert Gadouas, Yvette Brind'Amour, Andrée Champagne, Gisèle Schmidt, Lise Lasalle, Pierre Dagenais, etc., etc., *Journal des Vedettes*, 19.
- ii Audet, P. (2007). Yvonne Duckett (madame Jean-Louis Audet). *Jeu*, 122, 136-140.
- iii Ibid
- iv Audet, Mme Jean-Louis. (2008). Dans Michel Vaïs (dir.), *Dictionnaire des artistes du théâtre québécois* (p.29). Singapour : Québec Amérique.
- v Audet, P. op. cit.
- vi Thibault, M. op. cit.
- vii N/i. (1934). Madame Jean-Louis Audet. Théâtre Stella saison 1934-1935). Document 51.
- viii Bourbonnais, M. (21 novembre 1957). Une femme qui a fait école dans l'enseignement de la phonétique. *La Presse*, 18.
- ix Audet, J-L. (N/i). Texte radiophonique La bonne humeur et "l'autre". Fonds madame Jean-Louis Audet (MSS-289, boîte 289/001/002). Bibliothèque et archives nationales du Québec.
- x Lévesque-Lacroix, G. (1990). Correspondances. Fonds Madame Jean-Louis Audet (MSS-289, boîte 289/001-007. Bibliothèque et archives nationales du Québec.
- xi Bourbonnais op. cit.
- xii N/i. (1958). 25 ans au service de la diction et du BPF. Société du bon parler français, N/i.
- xiii Audet, Madame J-L. (n/i). L'Unilinguisme ou le français prioritaire. *Revue annuelle de la Société du bon parlé français?*, 33.
- xiv Audet, J-L. (8 août 1944). Quelques réflexions sur notre français oral en fin d'année scolaire. *Le Devoir*, N/i.
- xv Norveau, R. (16 juin 1990). Pour les anciens élèves de madame Jean-Louis Audet. *Le nouvelliste*, 20A.